

QUATRIÈME PARTIE.

CHUTE, RENAISSANCES, RUINE DÉFINITIVE DE LA CHEVALERIE.

(XV^e ET XVI^e SIÈCLES.)

CHAPITRE XXV.

I. Désuétude de la chevalerie au xv^e siècle. — II. Jeanne d'Arc, Charles VII, Louis XI. — III. Renaissance avortée en Bourgogne et en Provence. — IV. La chronique du petit Jehan de Saintré.

I.

Pour montrer où en était la chevalerie au xv^e siècle, un mot suffit : sous Charles VII on n'exigeait plus le serment des nouveaux chevaliers. Qu'était-ce que la chevalerie sans le serment? Je n'ai pas besoin de dire que les formes solennelles de la collation de la chevalerie étaient négligées, même oubliées. Quand un amateur comme Charles VI eut la fantaisie de les ressusciter, tout le monde ouvrit de grands yeux et fut tenté de rire de ces céré-

monies du bon vieux temps, devenues grotesques par la désuétude.

II.

L'intervention du peuple dans la guerre, l'esprit politique des souverains, l'usage prédominant des armes à feu, furent des nouveautés incompatibles avec la chevalerie. Il ne faut point s'abuser comme on l'a fait quelquefois sur Jeanne d'Arc. C'est une fille inspirée, sortie du peuple, qui n'a rien de commun avec la chevalerie. Elle put être convoitée par quelques-uns des vaillants mais grossiers aventuriers qu'elle entraîna à sa suite ; mais elle ne fut la *dame* d'aucun d'entre eux. C'est un mouvement d'opinion publique qui fit son ascendant, et non l'empire de l'amour chevaleresque. Autour d'elle, Lahire, Xaintrailles, même Dunois, n'étaient que de braves chefs de bandes. « Je m'accuse, disait Lahire pour toute confession, d'avoir fait ce que gens de guerre ont coutume de faire. » C'était s'accuser beaucoup en peu de mots, et se déclarer très-peu chevalier. Si l'amour chevaleresque eut encore quelque puissance, ce fut en la personne de la douce et belle Agnès. Indignée de l'indolence du roi son amant : « Adieu, lui dit-elle, je vais trouver le roi d'Angleterre. » On prétend que ce mot changea le roi : il commença à défendre son royaume pour ne point perdre sa maîtresse.

L'esprit politique des souverains, ayant quitté pour un temps le trône de France avec Charles V, se retrouva sur celui d'Angleterre avec les Lancastre, race froide et dure, qui remplace celle d'Édouard III, fils brillant d'une reine française. Ce sont eux qui firent cesser cette élégante courtoisie que les deux nations rivales avaient portée jusque-là dans leur cruelle guerre. Et la guerre parut en être devenue plus cruelle encore. Henri V, après sa victoire d'Azincourt, n'eut pour ses prisonniers que de dures paroles, et des semonces de mauvais goût au sujet de la corruption des mœurs françaises. Il se donnait comme un réformateur envoyé de Dieu. C'était de la politique. Mais ses prisonniers les plus brillants ne purent supporter cette captivité, moins douce que celle du roi Jean. Le célèbre maréchal de Boucicaut y mourut de chagrin, et Charles d'Orléans, le gracieux poète, n'en revint que vingt-cinq ans après, vieilli et languissant.

Quand Charles VII régna, je veux dire pendant la seconde moitié de son règne, ce fut, non pas en chevalier, mais en politique. Il jeta les fondements de l'organisation militaire moderne : armée permanente, taille perpétuelle pour son entretien, infanterie nationale et populaire, excellente artillerie pour le temps. Dès ce moment la *chevalerie* française devint la *gendarmerie* française. C'était toujours la noblesse à cheval, mais enrégimentée

régulièrement et à demeure. Le roi ne dit plus : *mes chevaliers*, il dit : *mes gens d'armes*.

Vint ensuite Louis XI, qui régna de la manière que chacun sait. Il s'habillait mal, prenait un grand soin de son artillerie, cherchait toujours l'utilité et jamais l'honneur, et fit un traité avec les hallebardes suisses, qui ne redoutaient guère les lances de la cavalerie, chevaliers ou gendarmes, ainsi qu'ils le prouvèrent en bien des rencontres, et principalement à Marignan, où notre brillante armée de 40 000 hommes eût été battue à plate couture par une armée bien moins nombreuse, sans le secours de l'artillerie.

C'était aussi l'artillerie qui nous avait donné cette victoire de Castillon par laquelle les Anglais furent chassés de France. Les armes à feu commençaient à prendre dans la guerre cette grande place qu'elles tiennent aujourd'hui. Avec un fusil, un nain peut tuer un géant : voilà le bien. Avec un fusil, un lâche peut tuer un brave : voilà le mal. Devant les boulets et les balles, la valeur chevaleresque n'avait plus rien à faire. Ce fut le désespoir de beaucoup de vaillants hommes. « O scélérate et brutale invention ! s'écriait un peu plus tard l'Arioste, comment as-tu pu trouver place dans le cœur humain ? Par toi la gloire militaire est détruite ; par toi le métier des armes est sans honneur ; par toi le lâche paraît souvent supérieur au brave. » Un instant le

gracieux poëte emprunte la plume de fer du Dante pour châtier l'inventeur du fléau. Il croit que Dieu, pour en faire une vengeance éternelle, a enfermé dans les dernières profondeurs du noir abîme son âme maudite, auprès du maudit Judas.

III.

La cour de France avait cessé d'être chevaleresque. Deux des grandes cours féodales prétendirent hériter de la chevalerie, de l'éclat de ses fêtes, et éclipser peut-être la cour du roi devenue austère et économe. Celle de Bourgogne du moins eut ce dessein; mais le bon roi René n'en eut point d'autre que de s'amuser. Chez le duc Philippe comme en Provence, on savait bien que la chevalerie n'existait plus; on la cherchait dans les romans, dont la lecture était reprise avec fureur, et l'on avait la conscience de tenter une résurrection: c'est donc une première renaissance de la chevalerie qui eut lieu au milieu du xv^e siècle, au delà de la Saône et du Rhône. Mais quelle renaissance! Chez Philippe, de vaines parodies des anciennes assemblées où un grand seigneur donnait à toute sa cour le signal de la croisade, un ridicule étalage d'allégories quintessenciées, mais grossières, qui tiennent à la fois du *Roman de la Rose* et des *Mystères* des tréteaux; chez René, des bergers,

des bergères et des moutons, des tournois arrangés à l'églogue.

Constantinople était prise. La chrétienté frémissait. La cour de Bourgogne, entre toutes, fit grand bruit de croisade. Dans un grand banquet que donna le duc Philippe, on vit apparaître sur la table (quelle table!) un géant sarrasin; ce géant sarrasin conduisait un éléphant; cet éléphant portait un château, qui était le château de la Foi; ce château renfermait une belle dame éplorée et vêtue de longs habits de deuil, qui était Mme la sainte Église. Arrivée au milieu de la salle, la pauvre femme récita un triolet pour ordonner au géant de s'arrêter. Le géant ne s'arrêta pas. Il conduisit l'éléphant jusqu'au duc; alors la pauvre dame récita bien piteusement à ce bon prince une complainte en vers bien longue et bien triste au sujet des maux qu'elle endurait sous la tyrannie des infidèles. Pour profiter de cet éloquent plaidoyer, prononcé par un si bel avocat du haut d'un éléphant, Toison-d'Or s'avança, Toison-d'Or, le héraut d'armes de la cour de Bourgogne. Deux nobles demoiselles l'accompagnent. Il porte sur le poing un faisán vivant, orné d'un collier d'or enrichi de perles et de pierreries, et le présente au duc au nom des dames qui implorent son assistance : « Je voue, s'écrie alors Philippe, je voue à Dieu, mon créateur, tout premièrement, et à la très-glorieuse Vierge

sa mère, et après aux dames et au faisan.... » Et il voue, avec une emphase interminable, d'aller en Orient combattre le Grand Turc corps à corps, si le roi de France y veut aller aussi ou commettre quelqu'un de son sang à sa place, ou, à leur défaut, si quelque prince chrétien veut entreprendre avec lui ce saint voyage. Tous les seigneurs, chevaliers et écuyers firent vœu à leur tour. Mais en vain le duc Philippe se tourna vers l'empereur, vers le roi de France : l'un et l'autre s'excusèrent sur les nécessités intérieures de leurs États. Charles VII l'engagea même à considérer l'intérêt de la Bourgogne avant de s'en éloigner. Cela rappelle le hardi et sensé langage que le vieux Aubert, duc de Hollande, tint, d'après Froissart, à son neveu, Guillaume de Hainaut, qui voulait partir pour l'expédition de Nicopolis : « Tu veux aller en Hongrie et en Turquie chercher des combats, attaquer des peuples qui ne nous ont jamais fait de mal ; tu n'as d'autre raison d'y aller que la vaine gloire du monde. Crois-moi, laisse Jean de Bourgogne et nos cousins de France faire leur entreprise, et fais la tienne à part toi ; va en Frise, reprends notre héritage dont les Frisons nous dépouillent : à cette besogne là, je t'aiderai. »

Voilà cet esprit positif qui devenait celui de la politique européenne. En définitive, les grands vœux de la cour de Bourgogne n'eurent aucun résultat.

Perdre Constantinople, pour les chrétiens, c'était perdre une seconde fois et à tout jamais la Terre sainte. Un moine leur offrit en consolation ce raisonnement : « Dieu ne veut pas que les chrétiens occupent la Terre sainte ; car, étant hommes, et, comme tels, nécessairement pécheurs, ils y commettraient des péchés dont Dieu serait offensé. Les Musulmans sont des chiens ; ils ne peuvent donc commettre de péchés, et voilà pourquoi Dieu les laisse en Terre sainte. » Le moine confirmait ce raisonnement par une comparaison qui sent un peu trop son moyen âge pour être rapportée.

Un tournoi fut célébré à Tarascon sous le roi René. Philippe de Lenoncourt et Philibert de Laigne avaient défié tous les chevaliers à vingt lieues à la ronde. Une noble dame déguisée en bergère fut l'arbitre. Elle parut sur une haquenée couverte d'une housse de drap d'or et cramoisi, que deux jouvenceaux à pied menaient par la bride. Les deux joueurs venaient ensuite en costume de bergers. La pastourelle descendit en un lieu de la lice préparé pour elle, orné d'arbres, de fleurs, de fraîche verdure et de moutons.

Une gente pastourelle sera
Sous un arbre gardant ses brebiettes.

Elle portait

Sa houlette environ d'une toise,

Dont la ferrure était de fin argent.
Son barillet d'argent avait aussi
A son côté, pour mouiller sa bouchette...

Le tournoi dura trois jours : on vit entre autres se présenter Tanneguy Duchâtel, portant en croupe la dame de Pontevez de Cabanes. Il soutint trois joutes, et fut enfin obligé de se retirer avec sa dame. Les joutes finies, les chevaliers et les juges allèrent trouver la bergère ; la bergère les conduisit aux pieds du roi, s'y agenouilla et demanda la permission de décerner le prix : ce qui lui fut accordé. Ce prix était un baiser et un bouquet.

Un beau bouquet de fleurs gent et bien fait,
Passé par une verge d'or...

Voilà de la chevalerie à croquer, et l'on ne peut s'empêcher de fredonner sur un air quelconque ces vers de Chastellain :

J'ai un roi de Sicile
Vu devenir berger, etc.

Un jeu, un amusement, une mode, un archaïsme brillant, voilà ce qu'était désormais la chevalerie. Dès lors elle n'avait plus droit au respect et ne l'obtenait plus.

IV.

C'est vers ce temps que fut écrite la *Chronique du petit Jehan de Saintré*, moitié roman, moitié

fabliau. La chevalerie n'y est pas respectée. Elle y est vengée à la fin, mais humiliée d'abord. De sorte qu'on se demande si c'est un ami, si c'est un ennemi de la chevalerie qui l'a écrite. En tout cas, c'est un ennemi des femmes. M. Deschanel l'a oublié dans son joli recueil : *Le mal qu'on a dit des femmes*. Bien plus que la chevalerie, la femme est avilie dans ce roman ; elle y est déshonorée. On a trouvé cruel Homère, qui nous peint un jeune homme plein de santé, de grâce et de mouvement, pour nous le montrer l'instant d'après sanglant et inanimé. Le fabliau est plus cruel encore. Quoi ! cette femme charmante, que nous adorions avec Saintré, est celle que je vois si sensuelle, si déhonorée, si grossière et si infâme envers celui qu'elle a trahi ! Ce n'est plus qu'une grande dame de cour libertine et insolente, digne de figurer chez le Régent.

Il ne faut point douter que l'auteur n'ait eu l'intention de signaler la décadence des femmes de son temps, désormais indignes de l'amour chevaleresque et déchues de leur dignité. Dans la dernière scène, quand Saintré a vaincu, les armes à la main, le moine insolent, son heureux rival, et qu'il voit sa perfide dame évanouie, il s'approche d'elle et lui enlève sa ceinture bleue, symbole de constance. En elle, il dégrade tout le sexe.

Un peu plus tard, dans ce même siècle, un roi

fleurdelisé, un héritier de Louis IX, de Jean et de Charles VI, écrit les *Cent Nouvelles nouvelles*. Et les *Cent Nouvelles nouvelles* et la *Chronique du petit Jehan de Saintré* vont faire l'éducation des générations naissantes.

Le règne de la femme est fini, c'est-à-dire la chevalerie.